Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

Salle de Lecture, Assemblée Législative 2

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste 1.00

12eme. ANNEE No. 192 OTTAWA, MERCREDI 16 SEPTEMBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

LA COUR DE NAPOLEON III

(*Suite*)

J'ai commencé ce chapitre par quelques considérations générales sur l'art aux Tuileries — considérations qui ne sont peut être pas sans pessimisme. Je ne mets cependant aucune morosité dans cette reconstitution de la physionomie intime de la Cour, dans la fixation de l'histoire anecdotique du second Empire.

S'il découle donc de ce récit que l'art, aux Tuileries, fut regardé comme une chose superflue et vaine, ne rencontra que peu d'attention sympathique de la part des souverains, que beaucoup d'indifférente ignorance de la part de ceux qui les entouraient, c'est qu'en matière d'histoire — et en dehors du sentiment personnel à l'écrivain — les faits formulés s'imposent et crient plus haut que des paroles systématiquement indulgentes, la vérité.

Dans l'impartialité qui me guide ici, j'eusse souhaité de pouvoir dire au lecteur que l'empereur Napoléon III et que l'impératrice Eugénie demeurent comme des protecteurs passionnés des arts. Mais non, les arts ne leur doivent rien. Ils s'en amusèrent tout au plus et ne les comprirent pas.

Le second Empire fut, dit on, une époque de décadence qui eut toutes les voluptés et qui en usa. Il lui manqua essentiellement cette volupté suprême de l'âme : l'amour et la compréhension du Beau. Il fu une époque de réalités brutales et de sensations que la figure songeuse de Napoléon III traverse et domine — énigmatiquement, comme l'ombre d'un héros de mélodrame : — que le rire de l'Impératrice en joie et éclaire comme un coup de soleil dans un ciel d'orage.

CHAPITRE IV

LES PETITS JEUX DE L'IMPÉRATRICE

Je montre assez d'impartialité, en ce récit, pour qu'il me soit permis d'aborder très nettement une question qui reste comme l'une des plus scabreuses de l'intimité des Tuileries, et pour qu'avec quelqu'autorité il me soit accordé de dire sur cette question toute la vérité, rien que la vérité.

Je veux parler de ce que l'on a appelé, avec d'effroyables grimaces d'indignation, les *Petits Soupers de l'Impératrice*, en accompagnant cette domination d'un fait reel, mais qui fut très naturel et très simplement honnête, de commentaires injurieux pour celle qui en fut l'organisatrice.

Les petits soupers de l'Impératrice n'eurent, en aucun temps, rien d'inconvenant et d'audacieux, et n'offrirent qu'une très problématique analogie avec les orgies nocturnes que des écrivains mal renseignés, sans doute, car plus indulgent que mes contradicteurs, je ne mets la bonne foi de qui que ce soit en suspicion, ont décrites et stigmatisées.

Généralement, ces soupers, ou plutôt ces collations avaient lieu après que les invités s'étaient retirés, et quelques personnes très intimement liées avec la souveraine, seules, y prenaient part.

Ces soupers, donc, consistaient, le plus souvent, en quelques tasses de chocolat—du chocolat à l'espagnole —que préparait Pépa, la femme de chambre célèbre de l'Impératrice individualité fort curieuse dont je m'occuperai—et qui étaient servies avec des brioches, et avalées assez prestement.

Il arriva, je le sais, que l'Impératrice s'en alla, parfois, le soir, surprendre, en compagnie de ses amis, quelqu'une de ses dames, dans Paris, pour lui demander à souper. Mais ce fut là un caprice extrêmement rare et auquel, à la suite d'une remontrance sévère de l'Empereur, elle renonça même.

Les petits soupers de l'Impératrice peuvent donc, sans trop de regret et de perte pour l'histoire, être considérés comme une chose absolument légendaire.

Je n'en dirai point autant des *Lundis*.

Les Lundis qui furent, en leur début, de simples réunions moudaines comme en donnent les plus moraux des bourgeois — de gaies sauteries — rien de plus — n'auraient jamais fourni à la chronique l'occasion de récriminer et de médire, si l'inconscience des familiers des Tuileries — cette inconscience qui allait des choses les plus graves aux choses les plus futiles — ne les eût fait dévier de leur origine, de la voie que l'Impératrice elle même leur avait tracée.

Les danses, en effet, ne tardèrent pas a en être presque bannies et on les remplaça par des ballets et par des spectacles très suggestifs — ainsi qu'on dit aujourd'hui.

Les Lundis dégénérèrent en exhibitions imprudentes, en tableaux vivants, très artistiques, sans doute, mais trop peu habillés, en charade parfois excessivement osées.

On a affirmé, sur la foi de photographies obscènes et clandestines que l'Impératrice et ses amies s'étaient dévêtues et avaient formé des grouges impudiques devant les invités des Lundis. C'est là une calomnie ; c'est là une mauvaise action. On a, en effet, vendu et colporté des photographies représentant les femmes des Tuileries en des attitudes indécentes.

Mais ces photographies, dues à la complaisance intéressée de drôlesses sur le corps desquelles on adaptait la tête de la souveraine ou celle de ses amies, n'ont aucune valeur authentique. Je suis heureux de pouvoir, ici, détruire un mensonge et démasquer une indigne exploitation.

Il y eut, cependant, on ne peut le nier, aux Lundis de l'Impératrice, des tableaux qui dépassèrent les bornes des convenances et qui firent tort à la réserve qui s'impose à une Cour.

Des scènes mythologiques ou bien tirées de l'histoire grecque et de l'histoire romaine furent représentées par quelques unes des jolies femmes des Tuileries, et dans le costume trop exact souvent exigé par le rôle choisi. Mais comme M. Viollet Le Duc était alors le grand organisateur de ces exhibitions, il serait peut être injuste d'y voir autre chose que ce qu'elles offraient réellement.

Quant aux charades, elles furent également très vives dans leurs paroles comme dans les déguisements, parfois merveilleux, que revêtaient les acteurs.

L'unes d'elles — pour ne citer qu'un exemple—dont le mot était : *Mirliton*, donna lieu à une scène fort audacieuse, lorsqu'il s'agit d'interpréter la syllabe : *li*.

Cette même charade fut répétée par Champrosay, mais avec une variante plus modérée, devant le prince Napoléon, et le général Pélissier lui même, qui était à la veille de son mariage, y occupa un emploi, ainsi qu'il le dit dans une lettre que j'ai publiée déjà.

Je ne relève, dans cette relation, que les faits ignorés touchant l'intimité de la Cour des Tuileries. C'est pourquoi je m'abstiens de mentionner, avec des détails, les imitations d'acteurs et d'actrices en vogue qui réjouirent longtemps les familiers du château, aux Lundis de l'Impératrice. Ces imitations sont connues, à peu près, et celles qui occupèrent le plus l'attention de la chronique se rapportent à Thérésa, qui eut dans le clan des grandes dames de l'époque des élèves, presque des rivales.

Telle fut — un peu rapidement esquissée — la nomenclature des petits jeux de l'Impératrice aux Tuileries. Mais, à Paris, ces jeux n'obtenaient qu'une faveur relative, la présence et l'attitude trop officielle de l'Empereur mettant une gêne à leur développement. Ils ne prirent, en effet, la liberté d'allures qu'on leur a tant reprochée, que dans les villégiatures impériales, la Cour étant en vacances, l'étiquette étant alors moins observée, les heures étant plus vides aussi. Et ce fut à qui, parmi les amis des souverains, dirait ou inventerait quelque distraction.

***

Les villégiatures principales et ordinaires de l'Impératrice Eugénie étaient Saint Cloud, Fontainebleau, Compiègne Biarritz et les réceptions, par séries d'invités, dans chacune de ces résidences, avaient un caractère particulier. On ne se conduisait pas, en effet, à Saint Cloud, par exemple, comme à Fontainebleau et les divertissements n'étaient point les mêmes ici que là.

A Saint Cloud, où un monde plus officiel se montrait, la Cour se ressentait du voisinage des Tuileries et ne se permettait que peu de libertés. L'étiquette y était strictement observée et l'Empereur s'y occupait, assidûment, ainsi qu'à Paris, de politique.

A Saint Cloud, également, les plaisirs étaient fort restreints et se bornaient, le plus souvent, à quelques promenades dans les environs ou dans le parc.

De cette localité, cependant, l'Empereur et son entourage se rendaient volontiers — les jeudis surtout — à Versailles et l'on chassait alors dans les tirés de Trianon. Après la battue on formait le tableau dans la cour d'honneur du grand Trianon, on remontait dans les chars à bancs et l'on rentrait.

Ces chasses n'avaient rien de très caractéristique. Le dernier coup de fusil de Napoléon III et de ses invités était cependant curieux. A cinq mètres à peu près de la terrasse du palais, au moment où la chasse allait prendre fin, l'Empereur seul se portait en avant. Des gardes, en d'immenses cages d'osiers, tenaient en réserve plus de deux mille faisans, et soudain les cages étant ouvertes, c'était autour du souverain comme un nuage vivant de bêtes qui tournoyaient. On envoyait le plomb dans le tas. On appelait cela le « bouquet », comparant ainsi la chasse impériale à un feu d'artifice.

***

A Fontainebleau et à Compiègne, l'emploi des journées et des amusements étaient à peu près les mêmes. On chassait à Fontainebleau ainsi qu'à Compiègne, mais davantage dans cette dernière résidence, où le *bouton* était très envié, la vénerie y organisant, assez maladroitement d'ailleurs, de nombreux laisser courre.

C'était l'Impératrice qui, à Fontainebleau et à Compiègne, dressait elle même la liste des invités, et qui désignait les logements qu'ils devaient occuper. Le maréchal des logis du palais et les fourriers étaient chargés de l'exécution de ses ordres.

Après le déjeûner, qui pris en commun, chacun remontait dans son appartement, ou bien l'on se rendait dans les salles de billard, ou bien encore sur le lac pour de longues parties de canot, pour des courses en périssoires même. Un jour, l'Empereur, qui se trouvait dans une embarcation tomba à l'eau, et il eut, on peut le penser, au sujet de cet accident, un grand effroi parmi les assistants.

Le plus souvent, on se rendait en forêt pour des promenades, soit à pied, soit en voitures. Mais ces promenades, toujours les mêmes et régiées officiellement, ennuyaient l'Impératrice qui s'ingéniait à s'y dérober et qui s'enfuyait avec quelques intimes vers des coins plus nus et plus pittoresques.

Une après midi elle voulut, pour rompre la monotonie de ces excursions, qu'on la conduisit à Barbizon, à l'auberge de la mère Ganne, que tant de peintres, devenus célèbres, fréquentaient. On lui avait parlé de ce rendez vous des artistes comme d'un lieu très bizarre et sa curiosité excitée dut être satisfaite. Mais la maison de la mère Ganne n'offrait rien de spécial ni d'original, en dehors des fresques dont l'avaient ornée, à la hâte, ses habituels locataires, et l'Impératrice se retira bientôt de méchante humeur déçue ainsi qu'un enfant devant une promesse non réalisée, tandis que la mére Ganne, en apprenant la qualité de sa visiteuse, pleurait toutes ses larmes.

Souvent l'Impératrice, étant à Fontainebleau, dirigeait ses promenades intimes du côté des Sables d'Arbonnes, dont elle ne connut l'existence, d'ailleurs, que longtemps après avoir résidé dans cette ville. Les Sables d'Arbonnes sont situés, on le sait, dans un endroit presque sauvage, au plein de la forêt, et forment une sorte de colline que l'on gravit et qui présente à l'œil un véritable blanc d'une extrême blancheur. Un jour, quel ne fut pas l'étonnement de ceux qui accompagnaient la souveraine, lorsqu'ils la virent tout à coup mettre ses jupes entre ses jambes, s'accroupir sur le sable et se laisser glisser sur le versant de la colline en criant "Me suive qui peut !" La descente était rapide et la jeune femme la dégringolait vivement, non sans danger. Pourtant, son appel fut entendu et les femmes qui étaient avec elle, l'imitant et relevant, ainsi qu'elle, leurs jupes en manière de pantalon, se lancèrent sur ses traces.

Ce fut là un jeu nouveau à la Cour, et les Sables d'Ardonnes devinrent le but des promenades préférées.

PIERRE DE LANO.

Une interview de M. Crispi

Un rédacteur du CORRIERE, journal espagnol, a interviewé, à Genève, M. Crispi, qui lui a fait, affirme t il, les confidences suivantes :

—Que pensez vous de l'alliance franco russe ?

—Pour moi, c'est une grande fumisterie. Les Français et les Russes ont fait couler des flots de paroles et de champagne ; mais, avant que cette alliance de la carpe et du lapin fasse couler des flots de sang, il passera beaucoup d'eau sous les ponts du Rhône. Les fêtes de Cronstadt n'ont été que du bavardage, rien de plus. Leur unique résultat sera de rapprocher encore davantage les puissances de la triple alliance, et, par suite, de consolider la paix.

—Ne vous semble t il pas que l'Angleterre s'est éloignée de la triple alliance ?

—L'Angleterre veut éblouir les Français par des fêtes qui surpassent l'éclat de celles offertes par la Russie à l'escadre française. Mais rappelez vous ce que je vous dis : l'Angleterre n'ira jamais à l'encontre de ses intérêts, et ceux ci la placent du côté de la triple alliance, principalement de l'Italie. Il n'est pas besoin de traité : nous la tenons par la Méditerranée.

—Une autre question : Croyez vous à l'éloignement définitif du prince de Bismarck ?

—Je ne vous cacherai pas que la chute du chancelier de fer m'a été très pénible : s'il était resté au pouvoir, j'aurais moi même conservé mon portefeuille. J'ai compris tout de suite ce qui allait se passer entre le vieux ministre et le jeune souverain, si séparés par l'âge, le tempérament, les intérêts. En outre, on parlait trop de la dynastie des Bismarck, qui portait ombrage aux Hohenzollern. Peut être l'empereur s'est il laissé trop dominer pas son amour propre.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a eu tort de se priver des lumières d'un homme qui tenait l'Europe dans ses mains, comme un géant qui tient une coquille de noix. Aujourd'hui la situation a beaucoup changé, et vous voyez comment la Russie sait en tirer profit. Mais ce qui est fait est sans remède. Bismarck est maladif et fatigué ; sans doute il accepterait le pouvoir si l'empereur le lui offrait. Mais je le crois assez souffrant, et c'est la raison pour laquelle je ne suis pas allé le visiter, comme c'était mon intention au début de mon voyage.

—Et vous croyez que M. de Caprivi arrivera à remplacer complètement le prince de Bismarck ?

—Il y arrivera certainement si...

—Si ?

—Si quelque autre ne le remplace pas d'ici là.

—Et vous, quand remplacerez vous M. di Rudini ?

Ah ? si vous voulez me pousser jusque dans mes dernières retranchements, je redeviendrai muet comme un diplomate. Je puis dire que le silence est la leçon des rois. *Je me tais et j'attends.*

Une troisième et dernière question : Croyez vous que le successeur de Léon XIII sera Italien ?

—Si je le crois ! Ne faites jamais une pareille question à un Italien, catholique fervent ou non. L'Eglise catholique romaine ne pourrait exister sans schisme, si elle n'avait par un Pape italien à sa tête. Le jour où cela sera perdu de vue, elle se divisera et se subdivisera en une multitude d'Eglises nationales. Il y aura alors un Pape français à Avignon, qui sera probablement le cardinal Lavigerie ; un Pape latin à Rome, un Pape allemand, un Pape anglo saxon, etc.

Pour ma part, il m'est absolument indifférent que le Pape soit ou non à Rome ; mais, s'il doit occuper le Vatican, il devra être forcément Italien. Il faut qu'on le sache à Paris et que le cardinal Lavigerie ne l'oublie pas, lui dont l'ambition démesurée l'empêche de voir qu'il y a dix cardinaux qui ont plus de titres que lui au Pontificat, sans compter le cardinal suisse Mermillod, qui a tant de partisans.

Quebec incendiee

Nous empruntons aux journaux de Québec de lundi le rapport du grand incendie qui a ravagé cette ville dimanche dernier.

La vieille cité de Québec vient d'être ravagée par un incendie désastreux.

Vers trois heures hier, on a découvert des flammes dans l'épicerie de M. Octave Brouillet, au numéro 782 de la rue Champlain et quelques instants plus tard tout l'édifice avait l'aspect d'un brasier.

Peu de moments après que l'alarme eut été sonnée, on a vu sortir deux hommes de l'établissement de Brouillet et il est maintenant évident que cet incendie est le fait d'un criminel, car on a remarqué parci parlà des traces de pétrole. Dans cette partie de la basse ville, à Québec, où le feu exerçait ses ravages, les maisons qui sont toutes en bois, sont entassées entre le fleuve et le cap et il n'y a qu'une seule rue. Pendant que la bâtisse Brouillet brûlait, les flammes se communiquaient aux autres maisons et bientôt ce fut une conflagration.

Les braves pompiers sont arrivés sur le théâtre du sinistre avec assez de difficulté, à cause des chemins et de la distance à parcourir. Une alarme générale avait été sonnée ; mais les efforts de la brigade furent presque inutiles, car la pression de l'eau était insignifiante. La première pompe à vapeur arrivée ne savait où se placer et à peine était elle mise en opération qu'elle manquait de charbon. Dans tout le quartier incendié, il n'y a qu'une borne fontaine posée il y a vingt cinq ans. L'élément destructeur rageait toujours ; déjà un grand nombre de maisons et de remises n'étaient plus qu'un morceau de cendres et les flammes venaient de se communiquer à la sacristie de l'église Notre Dame, qui sert aujourd hui d'école aux Sœurs Grises

En un instant la sacristie était rasée et le feu sévissait dans l'église. On y avait fait récemment des améliorations et des travaux de peintures qui ont coûté dix mille dollars et tout cela est détruit.

La seconde pompe qui arriva sur les lieux venait de St Sauveur, mais il n'y avait pas d'ingénieur pour la faire fonctionner et lorsqu'elle fut en état de rendre des services les trois quarts du Cap Blanc n'étaient qu'une ruine.

72 FAMILLES SUR LE PAVÉ

Cette conflagration jette soixante et quinze familles dans le malheur et sur le pavé. Quatre seulement sur ce nombre ont des assurances ; ce sont : Wiseman, $400 ; Martineau, $200 ; Ouellette, $3,000 et Couture, pour un léger montant.

La scène provoquée par ce sinistre était véritablement lamentable.

Les femmes et les enfants s'enfuyaient éperdus et pleurant ; les hommes qui avaient gardé leur sang froid sauvaient quelques meubles, un peu de linge, différents objets qui leur tombaient sous la main ; en un instant les quais et leurs abords étaient couverts de débris, d'épaves entassées, pêle mêle et autour desquelles de pauvres femmes éplorées montaient tristement la garde en regardant de leurs yeux hagards les lueurs de l'incendie qui était à semer la désolation et la ruine dans leurs modestes foyers.

La plupart des malheureux incendiés sont de pauvres ouvriers qui avaient fait servir leurs épargnes à la construction de maisonnettes en bois ; leurs petites fortunes sont maintenant en cendres.

Nous devons dire qu'il n'y a pas eu de pertes de vie malgré les dangers sérieux auxquels un grand nombre de personnes se sont exposées, mais que trois personnes ont été blessées.

ON VEUT "LYNCHER" OUELLETTE

Les dernières flammes de cet embrasement allaient s'éteindre lors qu'il se créa un mouvement violent dans la foule. C'était la troisième fois que le feu ravageait l'établissement de Ouellette et les traces d'huile que les deux hommes avaient découvertes firent croire fermement à la foule qu'il était l'incendiaire.

On se mit à sa recherche et on parvint à découvrir qu'il était chez son beau frère M. Jos. Renaud. On s'y rendit, l'âme pleine de colère et le cœur altéré de vengeance, toutes les fenêtres de la maison de Renaud furent brisées et on allait pénétrer à l'intérieur de cette résidence, lorsque le chef de police Vohl fit son apparition, accompagné d'un détachement de constables. Il opéra l'arrestation de Ouellette et sur le parcours du chemin à suivre la masse indignée criait à pleins poumons "lynch him".

LES INCENDIÉS

Nous donnons ci après les noms des incendiés jusqu'ici connus :

James Gallagher, cocher, Champlain.

J. B. Bougie, journalier ; George Gagnon, menusier.

Octave Ouellette, épicier.

Joseph Massé, journalier ; Mme Beauset.

Pierre Fortier jr. batelier.

J. F. Wiseman, menuisier.

Edouard Dubois, journalier.

Samuel Hicks, journalier ; Napoléon Martineau, officier de douane, Mme Foisy.

William Andron, menuisier.

John Andron, menuisier, Club Carillon.

Joseph Dubé et Robt. Elliott, menuisiers..

Adam Androuge, journalier.

Claude Andron, journalier ; Frs. Degouider, batelier; John Cavalier, journalier.

Victor Abgrall, batelier.

Pierre Labbé, batelier.

André Drolet, menuisier ; Henri Paquet, journalier.

Louis Gagné, journalier ; Mme Caulfield.

John O'Malley.

Adam Andron, sr. batelier.

Paul Andron, Peter Brennan.

Mme Ange Gagnon.

Joseph Wiseman, Mme Gagnon, Zépreau Beaudet, journalier.

Mme Paul Gagné, Frs Fradet, Pierre Jourdain, jr., journalier, Wm. Androw, journalier.

J. Couture, Jean Giguère, journalier.

Mme John Elliott.

Paul Martineau.

Raoul Chartier, forgeron.

Wm Androw, journalier.

André Milaire, journalier.

Alphonse Dubois, Paul Grégoire, jr., Jos Béchette, journalier.

La tragedie de Sherbrooke

SHERBROOKE, 14 Sept. — L'enquête du Coroner se continue ce soir. Dès huit heures la grande salle de l'Hotel de Ville est remplie et plusieurs personnes ne peuvent entrer, tant la foule est grande.

Alvina Carbonneau, la veuve Bouchard demande, par son avocat, à compléter sa déposition. Elle se rappelle que Beaulieu a frappé son mari avec son pied. Le matin à dix heures, vendredi, Beaulieu est revenu à la maison, je lui ai dit vous l'avez frappé mortellement, il m'a dit, non, il dort, n'en parlez à personne. Quand je me suis levée, Beaulieu était dans la maison, et j'ai aperçu mon mari à terre et lui ai fait cette remarque là. Beaulieu est reparti de suite.

Quand Beaulieu a frappé mon mari, ma petite fille était dans son lit, elle s'est levée, s'est mise à crier, c'est alors que je l'ai envoyée en bas, chez les Maréchal. Quand Beaulieu l'a frappé, mon mari a saigné beaucoup.

C'était à quatre ou cinq heures du matin que Beaulieu a frappé mon mari. Quand je suis sortie de ma chambre à coucher, les deux hommes se disputaient et se tenaient face à face ; ils sont restés environ une dizaine de minutes ; Beaulieu a frappé et mon mari est tombé; je ne sais à quelle place le coup de poing a porté. La lampe était alors dans l'autre appartement, dans la cuisine, il n'y avait pas besoin de lampe alors, il faisait clair. J'ai dit à Beaulieu de le laisser, ce qu'il a fait, et mon mari s'est relevé aussitôt, il s'est en allé dans la cuisine et je lui ai donné de l'eau, pour se laver. Mon mari avait alors une blessure sur l'œil et quelques plaques bleues sur le front qu'il a pu attrapper en tombant sur l'échelle.

Après s'être lavé une fois, il n'a pas eu besoin d'user de la seconde eau que je lui ai portée, il ne saignait plus. Il s'est enveloppé ensuite la tête avec un linge. J'ai passé avec lui une vingtaine de minutes et suis allé me coucher. Quand je suis partie pour aller me coucher, le sang ne pénétrait pas à travers le linge.

Mon mari est mort vers dix heures et demie du matin. Pas longtemps après, j'ai envoyé chercher M. Morency, et la police est venue peu de temps après. Je jure que je n'ai pas eu de difficulté avec mon mari à partir du moment du départ de Beaulieu. Jusqu'à son retour, à dix heures, je n'ai pris que deux verres de boisson dans cette nuit là, un verre de whiskey le soir, à dix heures, et un verre de bière le matin. Quand j'ai pris mon verre de bière, il y avait dans la maison Beaulieu, mon mari et moi, Beaulieu a pris un verre de bière avec moi et est parti ensuite. Nous étions alors tous les trois dans la cuisine, mon mari n'en a pas pris. C'est Beaulieu qui nous a servi, il a versé deux verres seulement. Mon mari était assis sur une chaise pendant ce temps là et n'a pas parlé. Il m'a parlé à moi, quand je lui ai dit de se déchausser et de venir se coucher, il m'a dit non.

Alvina Carbonneau, qui vient d'être laissée veuve d'une manière si tragique, est une assez jolie femme, de taille moyenne, une brunette à la figure intelligente, qui s'est donnée 39 ans à l'enquête, mais qui par l'apparence n'en accuse pas plus de 32.

D'après ce qui a transpiré à l'enquête, elle était dans l'habitude de recevoir des visites, et se servait pour cela d'un appartement vide au second étage.

Il semble aussi qu'elle était en bonne intelligence, peut être même en société avec certaines locataires du second, qui se présentaient assez complaisamment à favoriser ses rendez vous galants. Bouchard était un ivrogne qui maltraitait sa femme ; ils étaient mariés depuis 17 ans.

La petite femme fait bonne contenance sous le feu des questions qu'à tour de rôle lui font les avocats, au nombre de quatre, le coroner, et plusieurs jurés, elle est confuse un peu quand au temps et à l'heure, mais répond sans se troubler, quelquefois avec un peu d'hésitation, toujours avec calmé et dignité.

La petite fille n'a pas encore été examinée.

Elle le sera ce soir.

L'EMULSION
d'Huile de Foie de Morue
DE
SCOTT
aux Hypophosphites de Soude et de Chaux
L'EMULSION SCOTT est une émulsion parfaite ; elle produit plus de chair en moins de temps que n'importe quelle autre. Elle est le meilleur remède connu pour la Phtisie, les Bronchites, les Affections Scrofuleuses, les Toux Chroniques et Refroidissements. Son goût est aussi agréable et ressemble parfaitement à celui du lait.
L'Emulsion Scott ne se vend qu'en flacons enveloppés de papier saumon. Se méfier des imitations. Prix 50c. et $1.00.
SCOTT & BOWNE, Belleville.

JONC D'OR SOLIDE
35c. pour un Jonc valant $2.
Ce Jonc est fabriqué d'une composition métallique recouverte de deux feuilles laminées d'or solide de 18 carats. Il est garanti il gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "bon-à-dire" est envoyée avec chaque Jonc, ainsi qu'un blanc, que vous pouvez remplir et renvoyer avec le jonc s'il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettrons votre argent. Ce Jonc se vend généralement $2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de $50.00. Pour introduire nos montres et nos bijouteries, nous enverrons ce jonc et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, et, sur réception de 35c. en timbres-poste. L'annonce d'un Jonc de cette qualité n'a jamais été faite dépareillant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. Adresser Dept. 4 Box 1188 New York.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE